

Angewandte Mathematik

ROGER PEYREFITTE

15-255

15, AVENUE HOCHÉ, VIII<sup>E</sup>



PUBLIFOTO

# APRÈS LA BATAILLE

Pe  
2 ans 1-10  
facton Folgona  
:- comment rigolo  
V. J. M.

6. 11. 53

## APRES LA BATAILLE

Un de mes amis s'évertuait dernièrement à pasticher le poème célèbre qui a le même titre que cet article :

*Crapote, cette vierge au sourire si doux,  
Suivie d'un seul bedeau qu'elle aimait entre tous  
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,  
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,  
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit...*

— Je n'ai pas plus de succès ? s'écria le parodiste en me voyant l'interrompre.

— Je ne ris que de ce que je comprends.

— Cela vaut mieux que de rire de ce que l'on ne comprend pas.

— Que vient faire sur un champ de bataille la bonne Crapote de *la Fin des Ambassades* ? Ce n'est pas plus sa place que la mienne.

— Au contraire ! Tu nous l'as dépeinte comme une brave à trois poils, combattante de tous les moments, avant la lettre et à la lettre. Et toi, tu viens d'être le héros, plus discuté, il est vrai, d'une autre bataille. Tu passes pour avoir fait des morts ou, au moins, des blessés.

— Je n'ai fait mourir que de rire. Mon escopette n'a tué ni blessé personne : au champ d'honneur, ne gît qu'un chapeau.

— Un chapeau de Reboux ! Certes,

*Le coup passa si près que le chapeau tomba.*

— J'espère qu'en te recommandant de moi, tu obtiendras pour ta femme et tes filles des prix de faveur chez Reboux.

— J'en doute, car tu lui as fait perdre la clientèle de la femme la plus élégante du Quai d'Orsay.

— Comment cela ? J'ai affaire avec le Quai d'Orsay, et la femme la plus élégante du Quai d'Orsay n'a rien à faire avec

moi. Serions-nous, à notre insu, retombés à l'époque où les boudoirs dirigeaient la France ? Les Maintenon et les Pompadour inspirent-elles, rédigent-elles, expédient-elles aux gazettes les communiqués des ministères ? Dieu soit loué ! Nous voici revenus au temps de « la douceur de vivre ». Il ne nous manque que la Bastille.

— Elle représentait pour un écrivain la même publicité qu'un communiqué du Quai d'Orsay.

— Il y a une différence : lorsque Voltaire sortit de la Bastille, le Régent qui l'y avait fait mettre, lui accorda une pension. « Monseigneur », répondit-il, « je remercie Votre Altesse Royale de se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement ». Hélas ! le ministre des Affaires étrangères ne m'a pas donné de pension. Il m'a même privé de celle à laquelle j'avais droit et il proclame *urbi et orbi* les abominables raisons pour lesquelles je suis, serai et resterai jusqu'au dernier de mes jours sans pension.

— S'il ne se charge pas de ta nourriture, prie-le, en tout cas, de continuer à se charger de ta publicité.

— *Donne-lui tout de même à boire, dit mon père.* Mais as-tu bien compris ce que signifiait ce mot terrible : « Sans pension » ? C'est le fer rouge au front de quelqu'un, dans un pays comme le nôtre. « Sans pension ! » c'est le « Sans dot ! » de l'Avare. Cela veut dire qu'on est sans honneur, sans mœurs, sans religion et presque sans patrie. « Sans pension ! » On a dû frissonner de ces mots au cabinet du ministre. Une telle atrocité prouve de reste qu'aucune femme, surtout aucune femme élégante, ne peut y avoir eu part. Encore moins un bedeau.

— Un peu de fiel n'entre-t-il pas à l'occasion dans l'âme des bedeaux ? Le communiqué qui t'a visé, ne fleure pas le boudoir : il pue la sacristie. Il prononce contre toi une condamnation morale et les condamnations morales s'édicent volontiers dans de pareils lieux.

— Tu me rappelles Voltaire encore une fois. « Si vous écrivez, un habitué de paroisse vous accuse d'hérésie... »

— Hem !

— ...un cuistre de collège vous dénonce, un homme qui ne sait pas lire, vous condamne. » J'ignore si le ministre est un habitué de paroisse, un cuistre de collège, un homme qui ne sait pas lire ; mais, si j'étais méchant et je le deviendrai peut-être, je ferais condamner le chef du personnel qui a manqué aux devoirs de sa charge et violé la loi en laissant publier mon dossier. Le ministre est hors de mon atteinte et l'immu-

rité qui le couvre ne rend pas son procédé plus chevaleresque. Je n'en userai pas moins contre lui de ce qui sera en mon pouvoir. Qui vivra verra.

— Tu me fais peur. Crois-tu que le sabre soit toujours vaincu par l'esprit, comme disait généreusement Bonaparte ?

— Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour briser des sabres de bois.

— Avec leurs sabres de bois et leurs plumes de plomb, cet homme et ses acolytes n'en ont pas moins cru porter à ton honneur un coup fatal.

— Ils ne donnent évidemment pas aux mots le même sens que moi. Frappé une première fois en 1940 dans ce qu'ils appellent mon honneur, j'ai mis mon honneur à expliquer, en écrivant alors *Les Amitiés particulières*, ce que pouvait être, honorablement, une question que les hypocrites s'obstinent à estimer déshonorante, et l'un des principaux jurys littéraires français a honoré ce livre de sa couronne. J'avais mis également mon honneur à me faire rendre justice par ce gouvernement de Vichy qui m'avait frappé et c'est pourquoi je m'honore d'avoir été réintégré par lui. Il me restait, pour me sentir définitivement remis en possession de mon honneur, d'être une des victimes du Quai d'Orsay de la libération. Je n'ai rien perdu, hors les honneurs.

— Ceux qui détiennent les honneurs, sont tentés de les confondre avec l'honneur. Mais on apprend sans cesse des choses qui rendent cette confusion de plus en plus difficile. Le communiqué qui prétend te déshonorer, veut dire seulement que tu n'auras jamais la Légion d'honneur au titre des Affaires étrangères.

— Le ministère ferait bien de ne pas tant insister sur les raisons qui, selon lui, auraient exigé mon départ d'Athènes, lorsque j'y étais secrétaire : mes amis grecs ne me croyaient ni déshonoré, ni déshonorant, puisqu'ils m'ont envoyé, six mois après mon départ, l'ordre de Georges I<sup>er</sup> — diplôme du 15 juin 1938, soit dit en passant pour compléter mon dossier au Quai d'Orsay.

— Ah ! les dossiers ! les dossiers ! quel mot redoutable ! aussi redoutable que : « Sans pension » !

— Plus redoutable peut-être que ne se l'imaginent ceux qui tripotent mon dossier. *La Fin des Ambassades* m'a déjà valu des concours me prouvant que le dossier de certains de mes diffamateurs étonnerait les honnêtes gens plus que le mien. Malheureusement pour les premiers, il existe des dossiers ailleurs qu'au ministère des Affaires étrangères. Mais heureu-

sement pour eux, je suis un écrivain qui ai voulu faire rire — les faire rire eux-mêmes et non les faire pleurer. Mes ennemis peuvent dormir en paix.

— Et tes amis aussi.

— Ce qui me passe, c'est l'outrecuidance d'un communiqué où l'on ne s'est pas contenté de tripoter mon dossier, mais de tripoter ce qu'il renferme.

— Ne nous as-tu pas appris, dans *Les Ambassades*, que c'était une vieille habitude du Quai d'Orsay de tripoter les documents des Livres jaunes ? On a reconnu aussi la maison à son style ; sa déclaration de guerre à un écrivain était émaillée de solécismes que s'est amusé à relever le cours de français de la Radiodiffusion nationale.

— Quoi qu'on pense de la forme, le Quai d'Orsay a eu le secret de faire à peu près l'unanimité quant au fond. Seuls, deux ou trois journaux ont publié intégralement son texte, ce qui fait l'éloge de la presse parisienne.

— Dommage que le ministre des Affaires étrangères n'ait pas le temps de lire les journaux de province. L'acte auquel il vient de se livrer a trouvé en eux des juges sévères. Nous lisons, par exemple, dans « Nice-Matin » du 26 septembre, que c'est « une agression où le ridicule le dispute à l'odieux... Jeter en pâture à l'opinion publique le dossier d'un ex-fonctionnaire, parce que celui-ci, devenu écrivain, manie le fouet de la satire, ce sont là des mœurs de basse police qui doivent provoquer l'indignation de tous ceux qui, dans ce pays, attachent encore un sens et un prix au mot liberté... Désormais, gare à l'écrivain qui fustigera nos ministres, s'il n'a pas un passé d'enfant de chœur ! »

— Et s'il n'a pas d'enfant de chœur dans son passé ?

— Ne me fais pas rire : je cite un texte sérieux.

— Tu vantes la vertu réconciliatrice du rire. Je voudrais que le rire te réconciliât avec ton ex-ministre et réconciliât toute la presse avec lui. Je voudrais que le rire réconciliât avec toi les quelques feuilles à sa dévotion.

— Assez de dévots et de bedeaux ! les bedeaux aux dents jaunes...

— Ils rient jaune, surtout dans la maison des Livres jaunes.

— Je me dois de cultiver le *perfidum ridens* d'Horace, puisque mon nom m'a fait traiter de perfide.

— C'est une autre épithète que mérite la riposte du Quai d'Orsay.

— Je m'attendais de sa part à des mots d'esprit.

— Tu avais perdu l'esprit !

— Sais-tu ce que je faisais le 23 septembre, date mémorable où le Quai d'Orsay a lancé contre moi cent lignes de communiqué ? J'avais interrompu mon service de presse, qui m'occupait depuis plusieurs jours, et m'étais donné campos pour aller à la Bibliothèque nationale. Loin des Crapote et des ambassades qui ne m'intéressent plus, je poursuivais, dans cette sereine atmosphère, l'ombre charmante du jeune Conradin.

— Encore !

— C'est le héros de mon prochain livre et il vivait au XIII<sup>e</sup> siècle. J'étais donc là à compléter ma documentation italienne sur ce personnage. Tout à coup, dans le silence de l'austère salle, une voix murmura à mon oreille : on m'appelait d'urgence, incident diplomatique. Je me hâtai vers le colloque, ne sachant plus dans quel siècle je me trouvais. Le marquis de Dugast, gouverneur de Milan, venait-il de faire assassiner les agents français Rincon et Frégose ? Les soldats corses du Pape avaient-ils mis à mal un page du duc de Créquy, ambassadeur de France ? Hélas ! l'incident diplomatique ne regardait que moi ; le ministre des Affaires étrangères me prenait à partie en termes virulents et, derrière le chapeau de mon héroïne, digne du petit chapeau de la Grande Histoire, se découpaient des silhouettes menaçantes... « des Excellences et, bien pis, des héros... » embrigadés contre moi, comme jadis contre Paul-Louis Courier.

— Le chapeau, petit ou grand, auquel s'est ralliée leur troupe, n'aura pas été l'enseigne de la victoire. Tu as eu immédiatement le public pour toi et ce public ne cesse de grandir.

— On m'a dit que, le soir du communiqué, les bouchons de champagne sautèrent autour du bureau de Vergennes : l'ennemi des chapeaux était réduit en poudre.

— Un ministre sorti de la Victoire se croit à jamais vainqueur. Pyrrhus aussi se croyait vainqueur.

— Dans un incident diplomatique, le vainqueur est toujours Talleyrand. « Ce qui est exagéré est insignifiant », aimait à déclarer le prince des diplomates. Il serait sans doute d'avis qu'en ce qui me concerne, le ministre des Affaires étrangères a un peu exagéré.

Roger PEYREFITTE.